L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
cette, No 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE 4 JANVIER 1885.

Le Moqueur de la Louisiane.

Il n'y avait qu'un Louisianais qui pût parler du moqueur ou, plutôt, qui pût le chanter comme l'abbé Adrien Rouquette l'a fait.

Partout où l'on pouvait l'entendre — dans les bosquets d'oranger, sur les bords du grand fleuve, dans les forêts de magnolias, auprès comme loin des habitations, le jour comme la nuit—il l'a entendu, écouté dans l'extase, admiré avec enthousiasme; il l'a compris comme un artiste comprend un autre artiste, comme un poète comprend un autre poète. Il fallait un amant des solitudes fleuries de notre Etat pour saisir le lyrisme de ce vaingueur du rossignol, les utile langages harmonieux de ce Mozart—fils des forêts primitives, le magique génie improvisateur de ce Shakespeare de la Musique.

M. Audubon, quoique Louisianais, si Wilson, son concurrent jaloux, si aucun autre, ne pouvaient le comprendre, le décrire et le chanter comme lui. Tous les auteurs américains du Nord qui l'ont essayé après lui n'ont fait que reproduire et la forme et le fond de ses poétiques et éloquentes louanges; ils ont été des échos, des imitateurs.

Leur auteur sans rival, ils ne le connaissaient pas; ils ne pouvaient pas éprouver pour lui cette sympathie, cette admiration, cet amour qui date de berceau, s'augmente avec l'âge et reste le même au fond de la tombe. Il leur était entièrement étranger, et en n'imagine pas, on ne devine pas un tel prodige de la nature de jumière à le peindre avec une aussi ravissante fidélité. Ils ont puisé leur inspiration dans celle d'un compatriote du moqueur.

Il n'appartenait qu'à un Louisianais poète de glorifier ainsi le grand maestro pelygiotte, l'inimitable et insurpassable imitateur-créateur, le magique enchanteur des bosquets d'orangers et des forêts de magnolias. Et ce que l'abbé Rouquette a dit si bien en trois langues, a été répété et donné comme expressif et original par des pirates littéraires (Ne cor non robis.)

L'abbé Rouquette a également chanté notre moqueur en beaux vers *créoles*, mais l'espace ne nous permet de publier que la traduction de ces vers anglais en prose française—traduction qu'il a faite et amplifiée lui-même.

Le rossignol! il chante lorsque tout est tranquille, silencieux et obscur; il charme la nuit muette, le silence attentif: et, en contemplant la froide lumière de la lune et des étoiles, enveloppé de l'ombre épaisse comme d'un manteau, invisible, il chante, lorsque tout est plongé dans un sommeil profond; mais il ne chanterait pas pendant l'éclat du jour, au milieu d'un orchestre bruyant, et avec toutes les créatures éveillées pour l'écouter; toutes les créatures cachées dans les buissons, ou posées sur les branches des grands arbres; il ne chanterait pas devant tant d'auditeurs, parce qu'après l'avoir entendu, ils le compareraient au moqueur, son rival du midi, et ils proclameraient ce dernier le vainqueur de philomèle!

O moqueur, ô chantre incomparable, ô toi, dont la voix contiens toutes les autres voix; ô toi, dont la musique a si souvent réjoui et charmé les jardins du Sud, ornés de tant de fleurs et embaumés de tant de parfums; ces jardins qui avec toutes leurs fleurs diaprées semblent moins brillants que les notes qui ruissellent de ton gosier; les notes qui s'épanouissent comme la Flore du tropique, étincelantes comme des perles, comme des pierres précieuses; ces notes qui rayonnent en lumineuses vibrations; qui s'enflamment, s'irradient et éblouissent, avec tout l'éclat et toute l'ardeur que l'amour peut transmettre et la lumière communiquer à l'harmonie de la voix: O moqueur, tu es le roi des chanteurs.

Malgré tous les bruits, tous les gras cris, toutes les voix, qui forment le grand orchestre de la Nature, tu donnes le signal de ton entrée sur la scène; tu feins de préluder par des notes timides et indécises, comme un novice qui s'essaie en tremblant; mais, tout-à-coup, tu attaques franchement ton thème avec la vigueur et la hardiesse qui annoncent le maître consommé dans l'art: tout se tait, tout écoute, tout est ravi! Ta musique a l'éclat de la lumière, l'ardeur de la flamme, et le coloris des fleurs du Midi.

La lumière c'est la couleur, et la couleur c'est le son; et les sons et les couleurs se correspondent et s'harmonisent; et les figures, les formes peuvent exprimer par des lignes visibles les vagues ondins des sons et des couleurs: Les sons, les couleurs, les figures, les formes, dans la diversité de leur unité, et dans l'unité de leur diversité, composent cet univers où tout est un et multiple; où tout reflète et est reflété, du moins parfait au plus parfait, du plus infime au plus élevé, depuis l'ô que tout remonte et se perde dans l'Unité Génératrice; oui, tout est signe, emblème sensible de l'Idéal, de l'Archétype Divin; tout tend à retourner au Premier Modèle, d'après lequel tout a été créé; le composé cherche à se résumer en ce qui est simple, le nombre en l'unité.

Ainsi, ton chante varié, ô poète-musicien, que la foule a si souvent écouté dans le ravissement; tes chants que rien ne limite dans leur capricieuse variété, dans leurs brillantes clairières, sont cependant dominés par l'unité austère et souveraine, sans laquelle il n'existe rien de beau, rien de grand, rien de sublime. Tu es vraiment poète; tu crées, tu inventes, tu improvises; tu as le génie original, l'inspiration audacieuse qui produit les grands effets, les sublimes émotions, les divines extases: Oh! qui pourrait dire le volume, la largeur, la profondeur, l'étendue, l'immensité, l'inépuisable richesse de ton multiple et magique organe, ô polyglotte chanteur que les Indiens ont nommé *Konskoutigeollie*, le "*chantre à trois-cents-langues.*" Inimitable toi-même, tu imites tous les bruits, sons les cris, toutes les voix; et, en les imitant, tu les embellis, tu les perfectionnes, tu leur donnes le *je ne sais quoi* de ta voix merveilleuse; non seulement tu égales, mais tu surpasses ceux que tu imites. Nul encore n'a pu découvrir la secrète magie qui spiritualise ta voix. Nul ne te ravira ce secret à moins qu'il ne t'ait décerné par l'acclamation universelle. Tu es vraiment une mélodie vivante. L'âme de la musique du ciel s'exhale par la voix pour enchanter la terre. Non seulement tu répètes mieux que tout autre ce qui a déjà été exprimé; mais tu exprimes l'inexprimable, l'indéfini, le mystérieux; tu fais parler le silence, briller l'obscurité, et scintiller les sons étoilés.

Il est un monde qui n'a pas encore été défloré; il est de telles hauteurs et de telles profondeurs, des pensées si élevées, des sentiments si intimes et si délicats, si simples et si compliqués, qu'ils échappent au langage de la poésie et de l'éloquence, et ne peuvent trouver une expression idéalisée que dans les plus douces nuances de la peinture et les plus rapides notes de la musique: Ce monde indéfinissable, ô poète-musicien, ô chanteur éthéré, ta voix peut nous le révéler, dans la rêverie et l'extase qu'elle produit; ta voix empruntera à l'essence des parfums, aux fluides de l'azur étoilé, au crépuscule voilé, au clair-obscur des forêts silencieuses, aux teintes fugitives des horizons lointains, à tout ce que la Nature a de plus idéal, ta voix empruntera tout ce que l'imagination peut découvrir et l'âme empourprée de la lumière et de la chaleur de son extatique amour: Oui, tu peux nous le révéler, ce monde, ô Shakespeare de la musique! Dis-moi, qui te donne cette âme exaltée, cette verve féconde, ce délire harmonieux, cette sublime démence qui éclate en notes oraqueuses et dramatiques, cette mélodieuse sonorité de vibrations magnétiques? Dis-moi, qui es-tu, d'où viens-tu, et de quel nom faut-il que je te nomme, ô Beethoven des forêts? Dieu seul te connaît, parce que c'est lui seul qui t'a doué,—lui qui peut tout,—et de cette voix, et de cette âme, et de cet élan qui embrasse l'infini! Tu parles la langue qui exprime un sentiment universel, et tu la parles à l'universalité des êtres, dont tu reproduis le langage diversement unique: Tu es le Mezzofanti de la mélodie.

O chantre à trois cents-langues, inimitable imitateur, ou dirait que tes notes vigoureuses et passionnées ont été trempées dans la lumière ardente, et colorées par elle comme les fleurs enflammées qui sont filles du tropique. Obéissant à son instinct et à ces impulsions, intrépide et audacieux, sans règle et sauvage, tu te joues des difficultés, tu ne connais pas d'impossibilités; tu bondis d'un extrême à l'autre, du cri perçant de l'aigle au doux chant du tire-ré, ou au roucoulement de la colombe plaintive. Tout ce que tu veux, tu peux l'exécuter; tenter pour toi, c'est réussir, c'est imposer silence à tes rivaux, c'est les dominer et devenir leur coryphée. Quoique tu puisses, comme le rossignol, en la langoureuse mélancolie, laisser tomber en notes perlées des larmes mélodieuses, et faire soupirer tous les échos attendris, et charmer la Nature entière par tes gémissements étouffés ou tes interjections jetées au ciel étoilé, tel n'est pas ton chant préféré; non, ton chant, ce n'est pas la douce plainte, le soupir attendrissant, la larmoyante élégie: Ton lyrisme éclate, semblable à la tempête, en notes puissantes et orageuses; le tonnelle, le fracas, et le désordre précipité de ton chant plein d'entraînement et d'enthousiasme trahissent ta nature belliqueuse; comme Tyrtée animait son armée au combat, tu t'animes toi même; tu pourrais et fais l'oiseau de proie; tu provoques et attaques le serpent venimeux; tu te précipites sur lui; tu le frappes du bec et de l'aile; tu le harcelles jusqu'à ce qu'il abandonne la place et s'enfuie en silence: Et alors toute la Nature t'applaudit, ô chantre, qui ravis la palme dans le combat sanglant, comme tu la ravis dans le *concerto* et l'*oratorio*.

Que de fois j'ai été salué par ta joyeuse aubade matinale; que de fois j'ai écouté, ravi, tes ports de voix, tes trilles, tes arpèges, tes tremolos, tes sons filés, tes gammes scintillantes, tes notes fêtées, moelleuses, cadencées avec mollesse ou vivacité; tes modulations flexibles, inaccées, exquises, graduées avec art; tes accents sonores, martelés ou saccadés; tes phrases entremêlées de silences; tes reprises sans coupe, tes tirades patriotiques, et tes finales magnifiques où se résumaient toutes les mélodies, tous les brillements, tous les accents imités de la Nature entière, et enrichis de l'inspiration *idéale* qui t'inondait d'harmonie et d'extase.

Quelle variété, quelle ampleur, dans ta voix, ô chantre-à-trois-cents-langues: ta *parles*, tu exhales des cris lugubres, tu en jettes de bruyants, tu pousses des clameurs retentissantes, des claqpements sonores, tu siffles d'une voix douce et argentine, on entend dans les airs ta tirade, sonlamation, dans la forêt ses tendres gémissements, ses fredons, tes appels éclatants et mélancoliques, ta clanqueur glapissante, ta trompette héroïque, tes hymnes de guerre, tes chants de triomphe, tes cantiques d'amour; tu imites tous les accents, tu trompes toutes les oreilles, tu enchantes tous les auditoires; tu es la lyre, la harpe, la flûte, le hautbois; tu es toutes les voix, tu es tous les instruments: Je te salue, ô magicien de la poésie musicale!

O poète, qui nais et te plais dans les bosquets d'orangers et les forêts de magnolias, où la Nature féconde prodigue tous ses dons, ta voix magique, quoiqu'elle fasse taire celle de philomèle, ta voix ne suffit pas pour rendre en tes chants toute la délirante exaltation où te jette ta propre musique; comme enivré et hors de toi même, tu quittes l'arbre où tu étais perché; tu t'élèves dans les airs; tu te mets et balance avec grâce et en cadence; ton vol devient rythmique; tu montes et descends, avec lenteur ou rapidité; tu trances des lignes variées, des courbes gracieuses; tu décris une suite de cercles; par tous tes mouvements, par toutes tes évolutions aériennes, par mille figures expressives, tu traduis et dramatise chaque partie de ton poème mélodique.

O virtuose, ta voix surpasse toutes les autres voix, et pour le timbre pur et doux, et pour l'étendue, et pour l'épinissable richesse; tu n'as pas d'égal sur la terre; nul n'oserait te contester la supériorité souveraine; tous te proclament l'Orphée de la Nature, le vainqueur du rossignol; et dans cet orchestre universel d'applaudissements unanimes, ta voix mélodieuse et noyée comme dans un océan, ô poète du Sud, ô chantre-à-trois-cents-langues!

O moqueur, ô chantre merveilleux, ô inimitable imitateur, ô magique harmoniste, ô mon doux poète! lorsque je t'entends chanter, pendant la nuit, sans te voir, et, sans pouvoir suivre tes mouvements, je crois entendre un Esprit éclaté qui emprunte à la musique idéale tous ses enchantements, pour ravir l'oreille et séduire l'âme. Ta voix ardente rayonne, éclate, se voile et s'éteint d'émotion. Tu exhales ou soupires des notes si mélancoliques et enveloppées de tant de mystère, des notes si passionnées, que je les écoute longtemps encore après leur dernière vibrations, langoureusement prolongées, comme les derniers accents inarticulés d'un aliau qu'étouffe un flot de larmes désolées!.... O harmoniste inspiré, ô mon doux poète! ne chante plus comme je t'ai si souvent entendu chanter; ce je croirais que la terre est devenue le ciel: Et j'y resterais pour t'écouter toujours, ô mystique enchanteur!

Ce que l'on pourrait appeler le comble du respect de sa profession.

Deux Français, le mari et la femme, s'étaient liés avec un Anglais, dont ils avaient fait la connaissance à Vienne et l'avaient mis en tiers dans un voyage qu'ils allaient faire en Suisse et en Italie.

La jeune femme est prise en route d'une rage de dents épouvantable. Pas de dentiste dans les endroits que l'on parcourait en ce moment. La femme souffrait le martyre; le mari se désolait et leur ami semblait prendre, à cette douloureuse situation, un parti de plus vive. Enfin, un artiste milanais extirpe la cause de tous ces maux.

L'opération terminée, l'Anglais qui avait tenu à y assister, regarde la dent et dit:

—Il était inutile d'arracher cette pauvre dent, il eût suffi de la panser avec soin et de l'arrêter ensuite.

—Comment! demande le mari, vous y connaissez donc?

—Moi, répond l'Anglais, j'ai été dentiste à Vienne pendant vingt ans.

—Et vous avez laissé souffrir ma femme deux jours durant, sans...

—Pardon, cher ami, mais je n'exerce plus depuis un mois.

HISTOIRES A FAIRE PEUR.

"Madame la Princesse est servie.

—Pourquoi annonces-vous avant d'avoir qui vous prêtes? Vous voyez bien que le Prince n'est pas ici.

—Son Excellence a été retenue fort tard au ministère des Affaires Etrangères. Elle achève sa toilette et demande qu'on veuille bien l'excuser.

—Il faillait attendre que le Prince fût descendu.

—Son Excellence a recommandé ce matin de servir, quoqu'il arrivât, à sept heures et demie précises.

—Sans me consulter?

—Son Excellence a dit: "Un chef de cuisine ne peut pas plus répondre d'un dîner qui n'est pas exactement servi, qu'un chef de train du convoi qui part en retard." Ce sont ses paroles.

—N'importe! Faites attendre et prévenez l'ambassadeur que tout le monde est arrivé.

—Sans vous, nous allions passer treize à table, Princesse. Moi, cela m'est égal, mais il y a beaucoup de personnes auxquelles cela est très désagréable.

—Je l'avais remarqué. Je suis comme vous: cela m'est égal; mais tout le monde n'est pas comme nous."

Tout le monde a fait son compte, et tout le monde a dit à tout le monde: "Moi cela m'est égal, mais tout le monde n'est pas comme moi."

Et toujours il en est ainsi lorsque le surnaturel est en cause. On sourit d'abord, on hausse les épaules "—Et pourtant, voilà ce qui m'est arrivé," hasarde un poltron plus hardi que les autres. A peine a-t-il achevé son récit qu'on se hâte de parcourir pour raconter "plus fort que cela." Les avez d'ailleurs vu, ces auditeurs, et, lorsque la soirée s'achève, on frissonne si les meubles craquent, si le bois pétille dans l'âtre, si l'ombre se remplit de formes indécises qui flottent et ondulent comme des blancs d'œuf dans un ruisseau. Des lueurs mortes apparaissent qui ne projettent aucune clarté; on croit entendre des bruits morts qui ne font rien vibrer dans l'air.

C'est précisément ce qui arriva ce soir-là chez la princesse Atanasia Crepely. Le nombre treize: celui des convives de la Pâque, souvent redouté, choyé parfois, servit de prétexte et de point de départ aux récits les plus étranges. Peu à peu, le cercle se rétrécit. A minuit, on était côte à côte et l'on partit en peloton serré.

"Il est bien certain, dit le vieux comte Tzavenick, que le monde est encore dans l'enfance. L'homme proportionne tout à la durée de son existence. La conception de l'infini, de l'éternel, lui fait absolument défaut. De même que l'horizon relativ arrête là où porte notre vue, bonne ou mauvaise, le raisonnel et le possible nous paraissent avoir pour limites les limites de notre intelligence, vaste ou bornée. Nous avons le pressentiment qu'autour de nous, des êtres invisibles et impalpables s'agitent et président à notre destinée.

Rien ne peut exister qui n'ait sa part d'ici-bas. Le compte de profits et pertes de la réalité. Tout ce qui n'a pas sa justification en grossit le chiffre.

Le organisme a confié les bois, les eaux, l'air, le feu, tout ce qui vit, nous charme ou nous épouvante à ses Faunes et à ses Nymphes, aux Grâces ou aux Gorgones, aux hyrènes et aux Erinnyes, aux Titans et aux Océanides. Vers le Nord, Thor règne sur l'air, Freyr fertilise la terre, Aegir soulève ou apaise l'Océan... Les Fées succèdent aux Dieux: Mélusine traîne au bord des fontaines ses longs vêtements de deuil; la fée Esterelle chante, accompagnée par la Méditerranée.....

L'histoire a ses chroniques; les peuples ont leurs légendes; les enfants ont leurs mythologies; les femmes ont l'Amour. Le Paradis de Mahomet a ses houris; notre patrie future, notre paradis à nous, est encombré d'Archanges, d'Anges, de Chérubins et de Séraphins qui pleurent sur les fautes et sourient quand nous pratiquons la vertu. Qu'ils doivent avoir les yeux rougis, nos pauvres anges gardiens.

Il est certain qu'une pensée qui vient à nous, sans interruption, depuis que le monde est monde, soit sous une forme, soit sous une autre, sous les cieux toujours gris aussi bien que sous des cieux toujours bleus, est une vérité, vérité latente qui aura tôt ou tard son heure de révélations.

Comment expliquez-vous ce qui m'est arrivé l'hiver dernier? Ce n'est pas une légende, cela; c'est un fait.

Je rêvai que j'étais à la place où j'étais: étendu dans mon lit; à l'heure qu'il était: 3 h. 20. Le rêve était en tout semblable à la réalité; seulement, j'étais pourvu de ailes. Des mains invisibles m'attirait à lui; et toujours mes doigts glissaient entre ses doigts secs et osseux; et toujours je retombais inanimé, et toujours je retombant, ma tête se heurtait avec bruit au dossier de mon lit. Le sang coulait abondamment de mes narines..... Par bonheur, je mourus. Ma mort me réveilla.

L'impression que je ressentis fut très douloureuse, et je me levai pour m'assurer que j'étais vivant et ingambe. I. faisait froid; je me recouchai et dormis paisiblement jusqu'au jour.

J'occupe l'entresol. Pour mieux m'isoler, je me suis fait meubler au second étage une petite ex exclusivement réservée au travail. Je m'y étais enfermé depuis deux heures déjà, lorsque j'entendis heurter brusquement à ma porte et carillonner en même temps. J'ouvris.

"Venez, monsieur, me dit mon valet de chambre, venez vite et tremblant, il y a chez vous une dame qui se meurt.

—Chez moi! Pourquoi chez moi? Quelle est cette dame?

—C'est la belle-mère de M. Vacs. Ils se rendaient tous deux à la gare de l'ouest pour prendre le train de Saint-Germain, lorsqu'à deux pas d'ici, la bonne dame est tombée foudroyée, par une congestion cérébrale. On l'a entrée dans une pharmacie où elle a passé deux minutes sans reprendre connaissance. Le patron craignant qu'elle ne trépassât chez lui a fait venir une civière, et..."

Sans en écouter davantage, je descendis toujours courant, et trouvai, étendue sur mon lit, paralysée, du sang plein les narines, dans l'état enfin, où je m'étais vu, la belle-mère de mon pauvre ami Vacs qui venait de rendre l'âme. Me rappelant mon rêve, je regardai l'heure La pendule marquait 3 h. 20 m.

—Le hasard, une coïncidence.... expliquez-moi seulement la chose, reprit la baronne d'Agram, désagréablement impressionnée.

—Le hasard y perdrait son latin, chère madame. Le fils de la morte: Edwin Bluefeold, Midshipman dans la marine britannique, faisait le quart, à bord de l'*Ophélia*, dans les parages de Sydney, à pareille date. Il a écrit à son père:

"Mon cher vieux père, j'ai eu des nouvelles de maman. Elle m'est apparue cette nuit. "Elle marchait sur la mer, en plein rayon de lune et m'envoyait des baisers, comme s'il eût voulu me rassurer. "Les vagues étaient remplies de phosphorescence. J'ai poussé un cri en la "voyant se diriger vers l'hélice. Elle "m'a souri une dernière fois et s'est "perdue dans l'écume noirâtre....."

Cette lettre est parvenue à Southampton le jour où nous avons conduit au cimetière la brave commerçante Bluefeold; trois mois après la mort de sa femme. C'est tout ce que le pauvre vieux époux désespérément vaincu pu en moins.

—Eh bien! mon cher ami, en que vous nous apprenez là n'est rien auprès de ce qui m'est arrivé, dit, en rétrécissant le cercle, la blonde Margravine Miliva Endrody.

—Contes nous le.

—Volontiers. J'étais alors à Pétersbourg. Je voyais tous les jours ma tante chérie et à jamais regrettée Elisabeth Gradiska qui était, comme vous savez, attachée à la maison de l'Impératrice. Je l'aimais de tout mon cœur. Elle m'aimait de toute son âme. Nous étions à l'époque de la débâcle. En avril, le choléra s'en donne! Jamais il n'avait été aussi meurtrier. C'était chaque jour comme une grande bataille perdue, tant il y avait de morts. On enterrait la nuit autant que le jour. Les convois s'en allaient au pas de course, les torches à la main. Ma mère ne pouvait pas abandonner son service à la cour, auprès de la grande-duchesse Constantin; je ne voulais pas quitter ma mère.

Or, il arriva certain jour qu'en rentrant, après avoir pétiné dans la neige, je glissai sur les dalles de marbre du vestibule et me meurtris le genou. On m'infligea quelques jours de repos; si bien que je demeurai quarante-huit heures sans nouvelles de ma meilleure amie. Mon mari me disait:

"J'ai rencontré Elisabeth chez la princesse Kotschoubey. On y organise des secours. Elle m'a chargé de t'embrasser. La pauvre créature ne sait où donner de la tête. L'impératrice ne lui laisse pas une heure de liberté. Elle tâchera de venir demain."

Si bien que le soir du troisième jour, inquiète en dépit des récits de Simon, je résolus de lui écrire. Il était onze heures. J'étais seule dans ma chambre. Mon mari lisait dans la pièce voisine dont la porte était ouverte. Le bureau devant lequel je me plaçai était parallèle aux trois fenêtres. Les trois fenêtres étaient en face de moi..... Vous comprenez bien, n'est-ce pas? Au moment où j'écrivais:

"Ma bien chérie,"

Elisabeth m'apparut, dans l'angle de la pièce, à gauche, près de la croisée. Elle se détachait, bien distinctement, de profil, sur les rideaux sombres. Je me levai surprise. Dieu, que mon cœur battait!

"Douchka..... c'est toi?.... A cette heure-ci?.... Qui t'amène?"

Ma chérie ne me répondit pas. Elle longea lentement la muraille, sans me regarder, sans que je lui visse faire un mouvement.

"Elisabeth... tu me fais peur... Regarde-moi donc."

Elle prenait une l'air de m'entendre et continua d'avancer, silencieuse et immobile. Ma frayeur redoubla lorsque je la vis s'effacer à demi en passant devant la première croisée. Alors, seulement, je remarquai une grande clarté au dehors qui disait une aurore boréale. Sur le panneau, je revis Elisabeth aussi distincte que d'abord. Je voulais aller vers elle; je ne pus pas bouger. Je tentai de l'appeler; la voix mourut sur mes lèvres. La seconde fenêtre s'illumina à son tour, et ma chérie, en passant devant elle, disparut à demi, de nouveau. Je la vis ainsi, tantôt avec l'apparence de la vie, tantôt comme une ombre confuse, jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'extrémité du panneau. Là, elle disparut.

Mon mari m'avait vu. Simon entra précipitamment dans ma chambre.

"Miliva! Qu'as-tu? me dit-il en me pressant dans ses bras.

—Ne me quitte pas. J'ai peur, j'ai froid. Je viens de voir... là... Elisabeth, paraître et disparaître, comme dans un rêve.

—Prions pour elle. Son convoi vient de passer sous ses fenêtres.

Jusqu'au jour nous sommes restés agenouillés.

Personne ne prit la parole et la blonde Margravine Miliva Endrody est tout le loisir d'ajouter mentalement un post-scriptum pieux à son récit.

—Je veux vous conter la plus étrange histoire dont j'ai eu bonne et de quelques secondes le jeune Konrad Radolfas. Imaginez vous...

—Ce sera pour une autre fois, mon cher ami. J'ai la tête suffisamment à l'envers. Haïkons, jeune-nous une valse, et, Vitz, tu nous fais-moi danser. Dans quelques jours, nous reprendrons la suite de ces récits de l'autre monde.

CYATRELLES.

(Dans le *Figaro*)

Salomon, nous apprend l'Ecriture, était un sage prince, et son fameux jugement est toujours cité comme modèle aux générations. Pourtant, un des commissaires de police parisien vient d'apprendre, à ses dépens, qu'il n'est pas toujours agréable de chercher à imiter le célèbre monarque.

Il s'agissait d'un perroquet que deux voisins se disputaient. L'un prétendait qu'il s'était récemment échappé de sa cage et qu'on le détenait frauduleusement; l'autre affirmait qu'il le possédait depuis de longues années. Chacun jurait ses grands dieux. Le magistrat était fort embarrassé.

—Ecoutez, dit-il enfin, nous allons le mettre en liberté. Celui de vous deux vers lequel il volera sera son maître.

L'arbitrage fut accepté. Les deux parties adverses se placèrent chacune à un bout du bureau et le commissaire au milieu. On ouvrit la cage.

—Coco, Coco, mon petit Coco! disaient de leur plus douce voix les deux prétendants.

Coco fait claquer son bec, s'élance dans les airs, et vient se percher sur le nez du commissaire, nez dans lequel il enfonce profondément ses ongles crochus, en glapissant avec la voix d'un aigle:

—Au secours!

Le malheureux magistrat a en beaucoup de peine à se débarrasser de volatile, qui semblait se trouver fort bien sur un perchoir d'un nouveau genre, et il a fort de peine à faire plus recommencer pareille expérience.....

Coco est toujours en litige.

Un invalide est assis avec quelques amis sur un banc de l'Esplanade; il se lamente:

—Ah! ce pauvre Ballivet!.... Ah! ce pauvre Ballivet!.... Quand je pense qu'hier encore.... Et aujourd'hui mort.... Quel malheur de faire pareil heure!

—Vous l'aimiez beaucoup, votre camarade? lui demande un de ses interlocuteurs.

—Oh! ce n'est pas du tout ça.... Mais comme il était manchot du bras gauche et moi du bras droit, on avait bien commode: nous nous mettions à nous deux pour acheter une paire de gants!

Un jour Louis XIV disait au grand Condé qui s'excusait de ne pas marcher assez vite: "Mon cousin, on peut bien marcher lentement, lorsqu'on est, comme vous, chargé de lauriers."

Dialogue:

—Oui, monsieur, j'ai été un mois entre la vie et la mort à la suite de ce duel, et je suis revenu à la vie, c'est grâce aux soins d'une sœur; aussi l'ai-je épousée!

—Comment, votre sœur!

—Parbon, c'était la sœur d'un de mes amis!

Au restaurant.

Le maître d'hôtel à un client:

—Vos épinards étaient-ils bons?

—Pas assez salés..... Le contraire de l'addition!

La mort du jeune et célèbre peintre Bastien-Lepage donne un triste intérêt d'actualité à une touchante histoire qui se rapporte à l'époque de ses débuts.

C'était en 1870. Jules Bastien tout jeune, avait vraiment à souffrir des difficultés qui entourent le commencement de la carrière artistique. Son état de santé était de plus en plus inquiétant. Il s'engagea néanmoins dans une compagnie de franc-tireurs, qui avait pour capitaine, M. Castellani, le peintre de panoramas.

Bastien-Lepage, malade, découragé, avait résolu de se faire tuer; il recherchait toutes les occasions de s'exposer au danger, et il n'était pas un endroit périlleux où il ne courût avec une sorte de folie d'héroïsme. Castellani avait remarqué la mélancolie du jeune franc-tireur et la rage qu'il mettait à courir au-devant des balles. Il connaissait un peu les premiers essais de Bastien et il avait deviné le bel avenir artistique qui lui était réservé. Il comprit que l'état d'esprit dans lequel se trouvait le jeune homme rendait inutile toute intervention au sujet de ses imprudences de désespéré. Mais il se promit de faire pour l'arracher à une mort qu'il recherchait si avidement.

L'occasion ne tarda pas à se présenter. Bastien-Lepage fut blessé d'une façon très légère. Castellani l'envoya à Paris, dans des ambulances dont il connaissait la directrice. Il avait remis au blessé une lettre pour cette dame—lettre dont voici à peu près les termes:

Le franc-tireur qui vous remettra ce billet a été blessure peu grave. Mais il est faible moralement, découragé, il veut se faire tuer à tout prix. Or, je crois bien qu'il a l'étoffe d'un artiste de génie. Il faut le sauver. Arrangez-vous avec les médecins pour le garder à l'ambulance. Quand ses blessures seront guéris, soignez-le pour qu'il ne meurt de maladie qu'on aura fait de toute façon, il ne nous reviendra plus. S'il revient à Paris sans son sac, il aura perdu. Sa mort ne nous priverait notre pays d'un peintre qui pourra lui faire honneur. Je compte sur vous pour accomplir cette bonne action.

Ces instructions furent suivies: Bastien-Lepage fut gardé et soigné presque jusqu'au jour où la paix fut signée. Il ne connut jamais la supercherie à laquelle il dut de conserver son existence qui, malheureusement, a été trop courte.

Les anecdotes abondent sur le peintre Bastien-Lepage, mort ces jours derniers à Paris. En voici encore une assez curieuse:

Un jeune homme qui se rendait à la pêche, avait pris, à l'étoile d'un artiste de talent, d'aller consulter une somnambule.

Celle-ci, après avoir constaté l'état de la malade, qui paraissait désespéré, ordonna un remède, un de ceux que les médecins traitent de remède de bonne femme et qu'ils honorent de leur mépris. La malade guérit.

Ce négociant, ayant raconté le fait à un parent de Bastien Lepage, il y a quelques mois, au moment où l'on avait encore l'espoir de conserver l'illustre peintre, le parent s'empressa d'aller trouver la somnambule et de l'interroger sur le cas du malheureux artiste.

La somnambule décrivit exactement l'état de la malade, déclara qu'il n'y avait aucune chance de le sauver et assigna un bref délai au dénouement fatal.

Charade à triple monture d'un journal amusant:

Mon premier est un meurtrier;
Mon deuxième fut volé par Ammonaque;
Mon dernier donne contre cent sous une tête de sanglier;
Et mon total, je le proclame,
Est bien l'idole de mon âme!

Ça, ça ne se devine pas, ça s'explique:

Mon premier est "Ma," puisque "Ma tante Salem."

Mon deuxième est "Tri," puisque "Aliali vola Tri."

Mon dernier est "Do," puisque "Do vend hure (devanture)."

Et mon tout est "Mathilde," idole de mon âme (air connu tout notant que de notons blancs.

Elle vient de publier sous le nom de la Petite Sophie a eu un prix de dessin. Elle revient de ses succès avec son prix, sa couronne et le dessin qui lui a vale la distinction dont elle est fière.

C'est une magnifique tête de Romain avec un casque dessus, et dessous un nom: Romulus. Le dessin a été fait d'après le bosse.

Le mot: Il est évangile, ton Romain! dit le père.

—Ah! voilà, dit Sophie, au pocalonnat on ne nous permet pas de faire l'mil.

Dans un salon.

On parle d'un médecin prétentieux en en faisant le plus grand éloge. Arrive le tour de Bouvard:

—Que pensez-vous de ce charmant causeur?

Bouvard, s'oublliant:

—Mon Dieu! il a juste le genre de bêtise que les imbéciles appellent de l'esprit.

Un général a, auprès de lui, un aide de camp qu'on envoie en mission en Egypte.

Au moment du départ, il dit au jeune officier:

—Rapportez-moi une momie.

—Aide de camp part et revient au bout de six mois.

—Et ma momie?

—Je l'ai rapportée, mon général, elle est en bas.

—Allons, voyons cela.

On ouvre le sarcophage. Le général et l'officier découlent bientôt les bandelettes. Une fois la momie à nu, le général s'écrie:

—Mais elle est morte!

Chez la fruitière:

—M'me Gibon, vous qui avez un journaliste dans votre maison, savez vous ce que c'est que cette loi sur les récidivistes?

—Encore des bêtises, mam'selle Victoire! Il paraît que c'est pour empêcher les veufs de se remarier!....

Un célèbre violoniste vient de terminer des variations que Paganini eût enviées. Chacun s'empresse et le félicite.

Le maître de la main n, un riche marchand de bois, s'approche le dernier et lui dit: "Votre violon, combien ça m'a coûté?" Après l'avoir longtemps examiné:

—Quel joli acajou!..... mais vous savez, ajoute-t-il, c'est un bois qui a bien passé de mode.

Chez le manuezingue. Deux ivrognes en sont à la période philosophico-sentimentale.

—Ah! dit l'un d'eux, en pleurnichant, je voudrais mourir!.....

—Moi aussi, glapit l'autre, mais comment?

—Comme Turenne.....

—Turenne, connais pas!.....

—Mais si, tu sais bien, ce grand capitaine qui est tombé, en brave, sur un canon.

Entre boulevardiers:

—Je t'ai rencontré hier soir, vers minuit, rue Auber..... Il m'a semblé que tu titubais quelque peu.....

—Cela ne m'étonne pas..... J'étais en partie carrée.....

—En partie carrée!..... tu ferais mieux d'avouer que tu étais complètement tond!

BULLETIN FINANCIER

Samedi, 3 janvier 1885.

COMPTOIR D'ECHANGES (CLEARING HOUSE)

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Jusqu'ici cette semaine.....	2.364.789 00
Même temps la semaine dernière.....	2.069 344 00
	$139.510 00
	$127,201 00

ARGENT AMERICAIN

Argent américain (étalon).....	au pair
Prix de l'argent (trade dollar).....	85c
Prix de l'argent en lingots à Londres.....	49⅝d

MONNAIE ETRANGERE.

Dollar mexicain.....	83⅛	
Pièces de 5 francs.....	80⅝	
Pièces de 20 francs.....	$3.75 ⅝	3.85
Souverains.....	4.75 ⅛	4.85
Pièce de 10 thalers.....	7.50 ⅝	
Doublons espagnols.....	15.45	
Doublons patriotes.....	15.35	
Doublons mexicains.....	15.40	
Pièces de 20 pesos mexicains.	19.25 ⅝	19.40
Or des l'Amérique du Sud.....	80c par	par
20 marcs prussiens.....	4.65 ⅝	4.75
Or de la Californie.....	7 à 800	par
Or américain, petits lingots.....	95 ⅝	97
Or américain, neuf.....	5 00 d'escompte	

MARCHE MONETAIRE.

L'argent continue à être en bonne demande et facile aux prêts.

Prêts sur demande: sur banques 7 à 8 pour cent; en dehors des banques 7 à 8 pour cent.

Les taux d'escompte sont comme suit

Papier de commerce exceptionnel	8 pour cent
Prêts sur garanties collatérales.....	6 à 8 "
Hypothèque 1 an.....	7 à 8 "

CHANGE.

BRISCHMARKS—Commercial 99⅝ à ——.

Le STERLING est stable.

Consignements de navire et 4 1 a sur..... 478 à 479

Traites de banques..... —— à 480½

Traites de banques à Belgique..... ——

Les FRANCS sont stables.

France de commerce.....	5.28⅛
Traites de banques.....	nom.
à Belgique.....	

Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est calme.

Traites de commerce à 50c d'escompte

Les banques tirent des chèques à $1 00 de prime par $1.000.

VALEURS DIVERSES.

Voici les dernières cotes courantes recueillies de diverses sources authentiques:

	Offre	Demande
U S 4 0[0 ctel.....	.....	.....
Bons de la Trésorerie de Londres.....	128⅝	.....

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Les ventes s'élèvent aujourd'hui comprenant $30.000 Bons Consolidés de la Louisiane à 65⅝, vendus au bureau des 2 p m.

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes de M.O. Stock Exchange.

	Valeur	Offre	Demande
Ban